

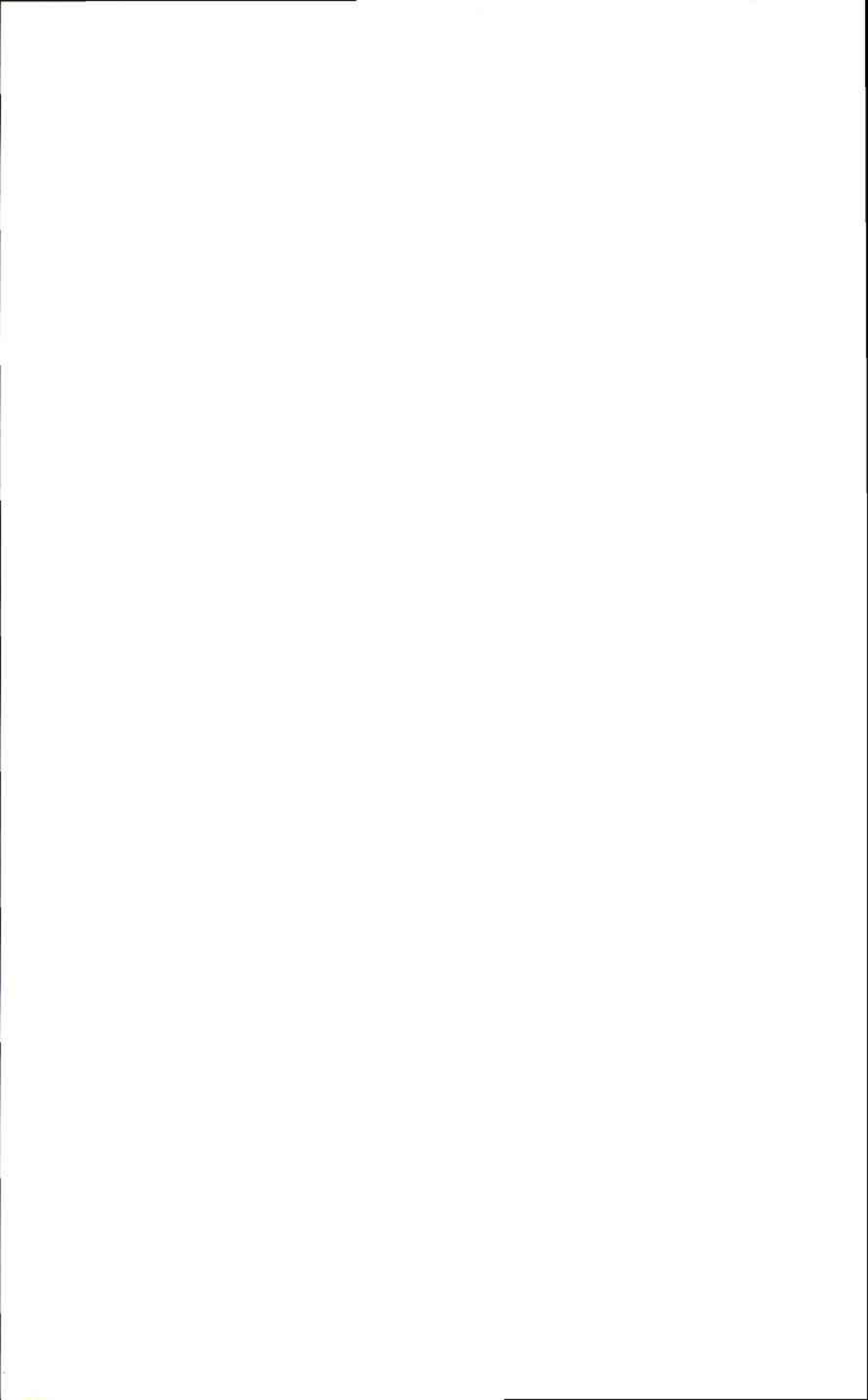
Trasenster contre Kurth

par

Léon-E. HALKIN

Extrait de la *Chronique de l'Université de Liège*
publiée par M. FLORKIN et L.-E. HALKIN

LIÈGE
UNIVERSITÉ, PLACE DU XX AOÛT
1967



Trasenster contre Kurth

par

Léon-E. HALKIN

Louis Trasenster (1) et Godefroid Kurth (2) appartiennent au même pays et au même siècle. Ils ont consacré leur vie à la même université. Tout le reste les sépare. Le premier, — de trente ans l'aîné, — est un scientifique, un industriel, un libéral et un conservateur. Le second, historien, homme de lettres, tribun et apôtre, se classe socialement parmi les catholiques de gauche.

Les rapports des deux hommes n'ont jamais été cordiaux et ils n'ajoutent rien à leur gloire. Il n'y a que dans les notices nécrologiques que les maîtres sont tous et toujours grands par le cœur comme par l'intelligence.

* * *

En 1872, Louis Trasenster est un des professeurs les plus réputés de l'Université de Liège. Au-delà de l'École des Mines dont il est l'âme, son influence s'exerce à la fois sur le plan scientifique, dans le domaine des affaires et dans le monde politique. Président de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Université de Liège, il se dévoue entièrement à ses élèves. Ses relations dans l'industrie lui permettent de les suivre et de les aider dans leur carrière. Ami de Frère-Orban et allié aux familles les plus riches de la bourgeoisie locale, il connaît son pouvoir et le fait connaître. Enfin, la direction politique du *Journal de Liège* lui donne le moyen d'accroître encore son autorité et son influence.

Godefroid Kurth, lui, jeune professeur à l'Athénée royal de Liège, n'est riche que d'ambition. En dehors de ses anciens professeurs et de ses collègues, il ne connaît personne. Il attend tout de la thèse qu'il vient de consacrer à Caton l'Ancien.

La soutenance publique de cette thèse, dernière épreuve du doctorat spécial en sciences historiques, a lieu le 7 juin 1872. Nous en avons deux comptes rendus publiés le même jour, l'un dans la *Gazette de Liège*, l'autre dans le *Journal de Liège*.



Louis Trassenster en 1870.

(Bibliothèque de l'Université de Liège.)

Voici la version la plus détaillée, celle de la catholique *Gazette* :
 « *Le V. Frère, Grand Inquisiteur commandeur de l'Université de Liège.*

» Vendredi à 3 heures, la Faculté de Philosophie et Lettres de notre Université se réunissait dans la salle académique en séance solennelle et publique pour faire subir à M. Kurth l'examen du doctorat spécial en sciences historiques. Conformément aux dispositions de la loi, le récipiendaire, qui avait déjà soutenu par écrit une thèse inaugurale sur *Caton l'Ancien*, devait traiter oralement une question posée par le jury, sur le rôle politique des ducs de Bourgogne, puis défendre vingt thèses annexées par lui-même à son travail écrit.

» Pendant deux heures, tout se passa le mieux du monde. M. Kurth traita d'abord, avec beaucoup de talent, la grande question des ducs de Bourgogne, puis répondit aux différentes objections que MM. les Pro-

fesseurs lui firent relativement aux thèses présentées. Malheureusement, le calme admirable qui avait régné jusque-là ne devait pas durer toujours. Personne n'avait remarqué dans la salle la présence de M. Trasenster, professeur industriel, dont le rôle semblait devoir être là d'écouter et de se taire, mais le savant rédacteur du *Journal* ne l'entendait pas de cette façon.

» Pour juger de son homme, M. Trasenster tenait à connaître s'il appartenait au bon parti et il était d'autant plus désireux de poser en cette circonstance une question dans ce sens que le récipiendaire, dans le cours de la discussion, avait plusieurs fois parlé de la Providence et d'autres choses que, sans doute, n'aime guère M. Trasenster. Un autre n'eût pas trouvé commode au milieu d'une dissertation sur les castes de l'Égypte et de l'Inde, de glisser une question pareille, mais M. Trasenster est un habile : il s'en tira merveilleusement.

» Ayant demandé la parole : « Je voudrais bien savoir, dit-il au récipiendaire, pourquoi vous n'avez pas présenté une seule thèse ayant trait à l'histoire moderne. » M. Kurth aurait pu répondre : « parce que c'était mon droit. » Il poussa la condescendance jusqu'à dire qu'en sa qualité de candidat sur la sellette, il avait cru ne devoir pas aborder des questions de nature à soulever des discussions irritantes. C'était dire au fond « parce que je connais mieux que vous les règles du savoir-vivre ».

» Soit, répond M. Trasenster, déjà furieux, mais alors quel rôle assignez-vous à l'histoire ? »

» Pour moi, réplique M. Kurth, l'historien doit raconter les faits et rien que cela, afin que je puisse me faire librement une opinion. »

» Comment, rien que des faits », s'écrie M. Trasenster.

» A ces mots, le recteur Loomans se lève et dit qu'il croit devoir faire observer que la loi laisse au récipiendaire le choix de ses thèses et qu'il ne peut être interrogé sur autre chose. Ceci était bien clair. Libre à M. Trasenster de croire que la loi est absurde, mais le candidat demandait à subir l'examen prescrit par la loi et pas un autre.

» Eh bien, fait alors M. Trasenster, je reprends les thèses en question et je demande pourquoi les études historiques tant modernes qu'anciennes sont inséparables de la philologie ? »

» Le récipiendaire veut démontrer la chose pour les anciens.

» Non, insiste M. Trasenster, voyons les modernes. »

» Je prendrai par exemple Gibbon », dit M. Kurth.

» Pourquoi ne prendriez-vous pas Macaulay ? »

» Le récipiendaire, abasourdi par ces discours, essaie en vain de parler.

» M. le recteur Loomans réclame de nouveau au nom de la loi. M. Trasenster, forcé dans tous ses retranchements, ne se possède plus :



Godefroid Kurth en 1892.

(Bibliothèque de l'Université de Liège.)

» Comment, Monsieur vient nous demander un diplôme de docteur
 » spécial qui lui ouvrira les chaires de nos universités, et je ne pourrais
 » pas lui demander quel rôle il assigne à l'histoire, etc. etc. ? Dites
 » que je ne puis le faire et je ne dis plus un mot. »

» M. Schwartz, président de l'assemblée, déclare qu'il se croit, en
 effet, obligé au nom de la loi de retirer la parole à M. Trasenster et
 celui-ci se tait.

» Voilà ce qui s'est passé. Ajoutons que quelques jeunes étudiants
 des mines, très compétents dans cette affaire, sans doute, se sont permis
 d'applaudir leur vénéré professeur assez osé pour violer ouvertement
 la loi par pure raison politique et antireligieuse, et constatons, d'autre
 part, que M. Trasenster s'est trouvé, parmi les professeurs, le seul de
 son avis. Au public de juger maintenant l'homme, son caractère, son
 esprit de parti et le but de ses inquisitions ! »

Le même jour, le *Journal de Liège* faisait le compte rendu de la cérémonie de la façon suivante :

« *Université de Liège.*

» Hier après-midi, à la Salle académique de l'Université de Liège, M. Godefroid Kurth a subi les épreuves solennelles pour l'obtention du diplôme de docteur spécial en sciences historiques.

» La dissertation inaugurale se composait d'une étude biographique sur Caton l'Ancien, dissertation des plus complètes et qui atteste un talent sérieux, une érudition remarquable.

» M. Kurth a fait ensuite très convenablement une leçon publique sur le rôle politique de la maison de Bourgogne en Belgique.

» Enfin, plusieurs des thèses présentées par le récipiendaire ont été l'objet de discussions intéressantes dans lesquelles M. Kurth a fait preuve de connaissances fort étendues.

» M. Kurth qui a fait de brillantes études moyennes, est un des élèves les plus distingués sortis de l'École Normale des Humanités. Il a énormément lu et il a fait preuve d'une érudition philologique tout à fait remarquable; il possède aussi une grande facilité d'élocution. On a regretté qu'aucune des thèses présentées ni des épreuves publiques subies n'eût trait à l'histoire moderne; la plupart de ces thèses portaient d'ailleurs sur des points d'érudition plutôt que sur de grands et sérieux événements historiques. En tout cas, M. Kurth a non seulement subi toutes les épreuves aux applaudissements unanimes de l'assemblée et avec le suffrage unanime des professeurs de la Faculté, mais on peut lui prédire un bel avenir scientifique. Il nous paraît toutefois que c'est bien plutôt dans les sciences philologiques qu'il est appelé à briller que dans l'histoire conçue comme elle l'est actuellement par les maîtres et les modèles de la science et comme elle devrait être enseignée dans les universités.

» Ainsi, il est à peine croyable que, dans un pays comme le nôtre, avec les institutions qui le régissent, on n'enseigne peut-être dans aucune université le plus grand événement de l'histoire, la Révolution française et ses conséquences. Généralement on fait de l'histoire plus ou moins archaïque, plus ou moins érudite et, le plus souvent, on néglige ou on évite l'histoire vivante, l'histoire à la fois la plus instructive et la plus attachante. »

Bien sûr, le *Journal* trahit une intention politique lorsqu'il veut orienter Kurth vers la philologie, afin de laisser la place à un enseignement plus moderne pour lequel le nouveau docteur n'est certes pas son candidat. Toutefois, on remarquera le ton agressif de la *Gazette*. C'est le journal catholique qui donne de la publicité à l'incident survenu entre le candidat et le professeur Trasenster.

Le gouvernement catholique, édifié par le vote de la Faculté, nomme Kurth chargé de cours à l'Université de Liège, dès le 25 octobre 1872, malgré le « parti trasenstérien » (3).

Le nouveau professeur d'histoire du Moyen Age n'est modéré ni dans ses paroles ni dans ses ambitions. Il agace et irrite les collègues qui ne partagent pas ses convictions. Il se dépeint lui-même « excessif en toutes choses » et il souffre d'une objection comme d'une offense personnelle. Son catholicisme militant est volontiers agressif et provocant, alors que Trassenster se veut à la fois croyant et franc-maçon. Kurth a une nature trop passionnée pour que son enseignement reste purement académique. Sa personnalité toute entière s'y révèle et la contradiction ne fait que renforcer son intransigeance.

Dans ses cours d'histoire, Godefroid Kurth défend la vérité en défendant l'Église, mais sa conception de l'histoire religieuse est constantinienne et, comme on dirait aujourd'hui, « triomphaliste ». Chez lui, l'apologiste fait tort à l'historien.

Les circonstances ne sont que trop favorables aux conflits idéologiques. Les lois scolaires opposent violemment libéraux et catholiques, tandis que la Question Romaine continue à agiter les esprits. Pie IX, pape-prisonnier, auteur du *Syllabus*, garde, dans les masses chrétiennes, un prestige profond et durable.

La participation de Kurth au pèlerinage marial de Chèvremont, en mai 1874, fait scandale et met le feu aux poudres. Il écrit alors à un ami : « J'aurais eu une foule de choses à te raconter mais je n'ai pas le temps. Et puis tu dois être à peu près au courant de mes tribulations. Je crois que j'avais besoin encore d'être un peu trituré et broyé pour apprendre à m'humilier, ce que je n'ai jamais su; autrement la main de Dieu ne m'aurait pas envoyé tant de choses à la fois. Au moment où je croyais entrer au port, je vois ma barque lancée de nouveau dans la haute mer, et on m'a dit qu'il me faudra encore un an de voyages et de tourments avant de jeter l'ancre. Ce n'est pas la seule misère que j'aie eue, quoique ce soit la plus grande : si je n'avais pas l'espérance, comment les aurais-je supportées ? Tu sais l'histoire de mon pèlerinage, et des attaques furieuses du *Journal de Liège* (4); ce que tu ignores peut-être, c'est que *mon cas* a fait le tour de tous les journaux libéraux, et qu'à l'envi, ils ont aboyé contre l'ultramontain. J'avais prié la *Gazette de Liège* de se taire, pour ne pas jeter de l'huile sur le feu, mais les autres journaux catholiques ont parlé, et en une semaine il n'est pas un coin si reculé du pays qui n'ait su qu'un professeur d'une Université de l'État, un professeur d'histoire politique, se permet d'être ultramontain et de le laisser voir. Hier encore, j'ai reçu un journal flamand de Gand, l'organe des radicaux, où l'on rappelle que, quand il s'agit de me nommer, « mon fanatisme » était si connu et si violent qu'un cri unanime de répulsion fut poussé

» contre moi ». Ils crient que je devrais être à Louvain; cela me montre que je suis bien ici puisque je les gêne. J'y resterai, et si jamais je vais à Louvain, ce sera quand il me plaira, quand ma gloire sera au-dessus de toute contradiction, et que je pourrai dire aux gens d'ici : « Je pars; » ce n'est pas vous qui me chassez, c'est moi qui vous donne votre » congé. » La fureur ici est allée à un véritable paroxysme : une foule de gens que je connaissais fort bien ne me saluent plus, et mes collègues catholiques de l'Université ont soin de s'isoler de moi pour montrer qu'ils n'entendent pas partager ma responsabilité. Si j'ai échappé à une émeute, à des troubles dans mon cours qui auraient suffi aux libéraux pour demander mon renvoi, je l'attribue à un quasi miracle, mais on a tant prié pour moi que je ne m'en étonne pas. Je suis plus maître de mes élèves que je ne l'ai jamais été, quoique je sois précisément en train de parler de la lutte des Investitures, de l'Inquisition et de la Révolution des Pays-Bas. Bref, de tout ce mal présent je crois qu'il résultera un grand bien pour l'avenir, et déjà maintenant, je vois bien qu'au fond, malgré toute la haine que j'inspire autour de moi, on a pour moi un certain respect et même une certaine peur, grâce à l'attitude que j'ai prise, et à ma déclaration très nette que j'entendais continuer à faire de ma vie privée tout ce qui me plairait, et à aller prier quand, où et pour qui il me plairait. Avant dix ans d'ici, j'aurai mon pied sur le cou de ces gens-là. »

Paul Fredericq, historien libéral, ami de Kurth, porte sur ces incidents un jugement nuancé dans une lettre admirable, qu'il lui écrit d'Arlon : « Ne va pas penser qu'on t'oublie ici. Nous nous intéressons tous beaucoup à toi et nous avons été fort peinés de voir ton nom promené dans tous les journaux. Si je te comprends bien, l'article du *Journal de Liège* est sorti de la plume élégante de Lequarré. J'y avais cru reconnaître la patte, je ne dirai pas la griffe, de Delbœuf. L'un vaut l'autre d'ailleurs. Quant au *Volksbelang*, qui m'a choqué, comme tu penses bien, avec son *zeker herr Kurth*, il n'imité pas la presse doctrinaire qui te dénie le droit de prendre part à une manifestation ultramontaine, imitant en cela le *Bien Public* et les autres journaux catholiques qui dénie aux fonctionnaires de prendre part à une manifestation libérale. Le *Volksbelang*, qui défend avec énergie et bonne foi (je crois que tu dois en être convaincu) les principes libéraux sur lesquels repose notre Constitution et qui sont condamnés par les papes depuis toujours, t'attaque comme ultramontain minant les libertés sans lesquelles moi et les miens nous ne saurions vivre. La Belgique, je le vois chaque jour de plus en plus, est bien bas; c'est un pays où les deux partis rivalisent d'intolérance. Aussi longtemps que l'enseignement, surtout le haut enseignement, ne sera pas placé au-dessus de la polémique et des intérêts des partis, rien ne sera fait. Le

professeur d'université devrait être inviolable et inamovible comme le magistrat. Mais à côté de lui devrait pouvoir surgir le *privat-docent* pour le stimuler et le combattre, s'il y a lieu. Alors on ne verrait plus ces absurdes compétitions des partis à chaque chaire vacante, chacun voulant avoir pour soi le monopole incontesté de l'une ou l'autre branche, aussi longtemps que l'éméritat ne viendra pas faire disparaître celui qu'un ministre de parti a nommé pour faire plaisir à sa coterie. Et vois ! toi qui as été nommé en dehors et malgré les coteries, mais qui te permets d'avoir des convictions, toi-même tu as à pâtir du système absurde qui préside à notre enseignement supérieur. C'est triste, mais c'est ainsi. Quant à craindre pour ta position, n'en aie peur aucune. Personne n'osera jamais te destituer. Je ne m'étonne pas cependant que le *Journal de Liège* et *tutti quanti* t'attaquent; ils sont dans leur rôle, comme le *Bien Public* attaquant Laurent et autres professeurs de Gand. Ni les uns ni les autres n'admettent le droit du professeur d'avoir des opinions autres que les leurs. Il me semble, à moi, que le talent et la bonne foi devraient être les seules qualités requises d'un professeur d'Université de l'État, qui n'a pas de convictions religieuses et ne peut pas en avoir. Je ne partage pas tes opinions, mais je les respecte, parce que je te sais de bonne foi, et je t'aime tant que j'oublie tout à fait qu'en théorie tu es obligé de me condamner au bûcher et que tu ne voudrais pas être couché à côté de moi au cimetière. Et cependant, nous nous aimons comme frères, et nous avons couché dans le même lit, nous ouvrant mutuellement notre cœur comme peu d'hommes l'ont fait. Enfin, suis ta voie, puisque tu crois que c'est celle de la vérité. Mes regards et mon cœur ne t'abandonneront pas, quoique de mon côté je suive une autre route. J'aurais tant souhaité que nous ayons pu combattre côte à côte; le même amour de la vérité, la même foi dans la justice, la même soif d'idéal nous animent tous les deux... Nous voilà enrôlés dans deux armées ennemies et, d'un jour à l'autre, nous pourrions nous rencontrer face à face sur le champ de bataille. Cette idée me fait du mal, mais qu'y faire ? Je ne puis pas démordre de la tolérance et du libre-examen, toi de la révélation et des droits absolus de la seule foi sur l'hérésie. Mais comme un même fond humain et chrétien nous unit indissolublement, nos cœurs resteront toujours frères, quand bien même nos têtes seraient à couteau tiré, n'est-ce pas ? N'oublie jamais ce que je te disais lors de ton 25^e anniversaire et ne perds pas courage au milieu de toutes tes petites tracasseries :

» *Bouw op de rots en spot met storm en winden !*

» *Uw' vrienden reiken U de hand : U blijft de liefde van uw' vrinden.*

D'ailleurs tu aimes et tu es aimé. Il me semble qu'en pareil cas on n'est jamais à plaindre... (5) »

La popularité de Kurth parmi ses élèves catholiques ne peut étonner. Ce que pensent de lui les libéraux contraints de suivre ses cours est évidemment plus significatif.

L'opinion libérale est alors prépondérante à l'Université, comme dans la ville, chez les étudiants comme chez les professeurs. Les journaux étudiantins n'épargnent pas Kurth, mais deux de ses élèves libéraux, Henri Pirenne et Maurice Wilmotte, nous ont laissé des témoignages plus sûrs de leur admiration et de leurs réserves.

Henri Pirenne, le plus illustre des disciples de Kurth, a toujours proclamé ce qu'il devait à un maître dont il ne partageait pas la foi mais en qui il saluait un des grands historiens de son temps : « Chez lui la vie fut vraiment, si l'on peut ainsi dire, de l'idéalisme en action. Je n'ai pas connu d'homme en qui l'existence se confondît au même point avec la poursuite de l'idéal. Son regard illuminé était le reflet de l'ardeur de ses sentiments et de la noblesse de ses pensées. Littérature, religion, action sociale, recherche scientifique, toutes les manifestations de la beauté spirituelle, il les a aimées d'un même amour, d'une même ferveur enthousiaste. Un puissant foyer de chaleur et de lumière, voilà peut-être l'image qui lui convient le mieux. C'est elle, en tous cas, qui rend le plus complètement l'impression que je conserverai toujours de cette personnalité si forte et si attirante. [...] Il a été vraiment un *miles Christi*, dans toute l'acception du terme. Il eut l'âme d'un croisé. Jusque dans les recherches les plus minutieuses de l'érudition, il fut soutenu par la certitude de travailler pour Dieu et pour l'Église. On peut vraiment dire de lui que la même foi qui inspira sa vie inspira aussi toute son œuvre. C'est de là qu'il faut partir si on veut le comprendre et l'apprécier exactement. [...] Cette philosophie de l'histoire aboutit donc à une exaltation de l'Église. Elle ne relève pas de la science, mais de la croyance. Elle oriente les faits, si je puis ainsi dire, dans la même direction où sont orientés les sanctuaires chrétiens. Les jugements qu'elle porte sur eux et la portée qu'elle leur attribue découlent d'une confession religieuse. Ses tendances apologétiques se manifestent avec la sincérité la plus entière. Elle ne se démontre pas; elle s'affirme (6). »

Chez le grand philologue Maurice Wilmotte, la rancune le dispute à l'admiration : « Il m'est, en vérité, pénible de médire d'un homme que j'ai admiré et applaudi dans sa chaire. Non qu'il fût vraiment éloquent. Né dans une ville frontière dont le patois est germanique, il avait gardé de son premier âge un accent guttural qui nuisait à sa diction. Il psalmodiait plutôt qu'il ne parlait, et ce n'était pas chez lui affectation pure; il avait dans la voix, on pourrait dire aussi dans le geste et le regard, quelque chose à la fois de prenant et de pontifiant; il y avait en lui du prêtre par l'onction, mais aussi par un instinct de domination, d'une sorte de délégation que le Très-Haut lui avait conférée. Comme tout

ce qui est d'Église ou y touche, il avait la dent dure et la rancune longue. Son érudition était vaste, servie par une mémoire prodigieuse, son langage imagé, mais un peu en retard sur la rhétorique à la mode. En réalité, il devait aussi beaucoup à Augustin Thierry, Montalembert, Ozanam, peut-être aussi, sans qu'il l'avouât, à Michelet. Son romantisme lui eût joué d'assez mauvais tours si la forte éducation germanique, celle des Pertz, des Waitz, des Mommsen, ne lui avait imposé des tempéraments d'idées et de forme.

» Le mélange de tous ces éléments dans un cerveau fécond, les thèses renouvelées de Bossuet sur l'histoire universelle, mais sévèrement revues et accommodées pour les concilier avec la science moderne, produisaient, on le conçoit, sur de jeunes cerveaux des effets autrement actifs que l'enseignement plus ou moins moutonnier des collègues de l'historien. Le gouvernement avait fini par s'en émouvoir, et il suscita, dans la même chaire, à cet apologiste intransigeant du passé chrétien un concurrent, dont la bonhomie assura un succès que la valeur de ses leçons ne lui aurait peut-être pas mérité.

» Ce qui m'avait plu chez Godefroid Kurth dont je fus un des élèves favoris et plus tard le collègue, c'est une franchise d'attitude, une cordialité un peu brusquée et surtout la flamme intérieure qu'on devinait dans son regard. L'apostolat a toujours été et sera toujours la plus noble des tâches, et Godefroid Kurth avait de l'apôtre quelques-unes des plus hautes vertus. Son sectarisme (j'en fus la victime) était ingénu et véhément, et le jour où il leva l'étendard de la révolte contre un parti qui l'avait sacré grand homme et dont il devait traiter les chefs assez cocassement de « coffres-forts en délire », j'aime à croire qu'il n'obéit pas à des préoccupations mesquines et sacrifia même des intérêts et des amitiés. La démocratie chrétienne — cette chimère — n'eut pas d'adepte plus ardent ni de défenseur plus éloquent chez nous. Elle lui valut d'étranges déboires et une assez triste fin; la conquête allemande ruina en lui un sentiment profond, car il eut le chagrin cruel de devoir désavouer ce qu'il avait professé pendant cinquante ans (7). »

Le jugement de Wilmotte fait allusion à des faits graves et pénibles sur lesquels il nous faut revenir. Nous y retrouverons Trasenster et son ami Frère-Orban.

C'est à la veille des élections de 1876 que Frère-Orban, *leader* liégeois de l'opposition, entre en scène. Il demande à Louis Trasenster de le documenter sur « le choix de l'étrange professeur d'histoire, adepte du *Syllabus* et grand pèlerinard, que l'on a fait pour l'Université de Liège ».

L'ancien et futur ministre libéral ne cite pas Kurth, mais c'est bien de lui qu'il s'agit, et c'est un véritable acte d'accusation que Trasenster

adresse à Frère-Orban, avec un servilisme empressé, par retour du courrier. On y revoit le doctorat spécial de 1872 et le pèlerinage de 1874. L'informateur de Frère-Orban attaque violemment Kurth et, à travers lui, le ministre Delcour qui l'a protégé : « Voici en abrégé l'historique de la *nomination de Kurth* et ses faits et gestes.

» Borgnet affaibli physiquement et moralement par la maladie (ramolli) devait se retirer; les cléricaux suscitèrent Kurth, professeur d'une classe inférieure pour les langues à l'athénée. Il a de l'érudition et est même déjà très fort en *philologie*; pour une chaire philologique, il avait sa place marquée un jour; mais, pour l'histoire, il n'avait que son cléralisme de fraîche date.

» On parvint à circonvenir Borgnet qui l'appuya, le croyant peut-être encore libre penseur, et au surplus devenu incapable.

» L'épreuve du doctorat spécial fut dérisoire. Rien sur l'histoire moderne. Il soutint contre moi que l'histoire s'occupe uniquement des faits et non de leur appréciation, et on me retira la parole parce que je lui demandai son opinion sur Macaulay.

» La Faculté le proclama docteur spécial mais, par une réserve jusqu'alors inusitée, quatre voix sur huit déclarèrent que le récipiendaire, quoique admis, n'avait pas les aptitudes désirables pour l'enseignement de l'histoire.

» On suggéra l'idée de lui confier à l'essai un des deux cours d'histoire et l'autre à Lequarré ou à un professeur d'athénée ayant fait ses preuves *dans cet enseignement*, et de prendre ensuite une décision d'après les résultats de l'essai. Mais on voulait nommer Kurth le plus tôt possible, l'on se garda de susciter une limitation. On l'aurait peut-être nommé d'emblée sans la résistance du palais.

» Notez que la chaire qui lui est confiée comprend l'*histoire politique du Moyen Age* et l'*histoire politique de la Belgique* et que les cours sont communs aux élèves de l'Université et à ceux de l'École Normale des Humanités, lesquels n'ont pas d'autre cours d'histoire moderne. [...]

» Quoi qu'il en soit, Kurth nommé a fait un cours très terne, très ennuyeux, où il évite les appréciations sur toutes les époques scabreuses, racontant les faits en ménageant les ultramontains et sans aucun talent de parole.

» Néanmoins, après un an de stage, Kurth était nommé professeur extraordinaire.

» A peine nommé, il jetait tout à fait le masque très transparent qu'il portait.

» Il assistait au fameux pèlerinage de Chèvremont où les séminaristes et les pèlerins chantaient tout le temps à tue-tête un cantique dont le refrain invoquait « la Vierge patronne pour remettre sur son trône le » Pontife Roi ». [...]

» J'ajouterai que Kurth, aussi orgueilleux que fanatique, est maintenant complètement isolé à l'Université. Loomans et même Troisfontaines, qui l'avaient poussé, sont brouillés avec lui. Loomans qui est un catholique libéral, mais sans la moindre perspicacité, s'était imaginé que Kurth était de sa nuance; il est aujourd'hui furieux des actes compromettants que Kurth a posés et qui lui font jouer un triste rôle, en me donnant complètement raison. Il ne lui pardonne pas une pareille aberration.

» Kurth n'a donc plus un seul partisan, mais ce n'en est pas moins un péril et une honte d'avoir à Liège un pareil professeur d'histoire.

» En tous cas, on peut constater qu'on a été chercher un professeur d'histoire politique dans une classe inférieure d'un athénée, où jamais il ne s'était occupé d'histoire et qu'à peine nommé il affichait les opinions ultramontaines les plus exagérées par ses participations aux pèlerinages en faveur du pouvoir temporel et du recrutement des congrégations. Ces opinions, M. Delcour ne devait ni ne pouvait les ignorer.»

Les élections législatives sont pourtant une déception pour le parti libéral. Frère-Orban attend son heure et Kurth respire. Comme il n'ignore rien de la surveillance hargneuse de son collègue Trasenster, il envoie au *Journal de Liège* un droit de réponse vengeur : « Vous avez repris courage à l'approche des élections de juin 1876, convaincu qu'elles seraient favorables à votre parti, vous m'avez à cette époque désigné d'avance à la vindicte du gouvernement de votre cœur. »

Godefroid Kurth ne fait qu'anticiper sur les événements. Le triomphe électoral des libéraux, deux ans plus tard, donne le signal d'une impitoyable offensive contre l'Église de Belgique et, par conséquent, contre Kurth, son défenseur.

Dès le 21 juin 1878, Frère-Orban annonce à Trasenster la composition de son cabinet, avec Van Humbeeck, au département nouveau de l'Instruction Publique. Il termine sa lettre par une menace sans équivoque : « Je ne sais si vous connaissez Van Humbeeck. Si vous ne le connaissez pas, je désire vous mettre en rapports avec lui afin que vous l'éclairiez sur les besoins de notre enseignement supérieur et de certaines mesures qu'il ne faudrait pas trop tarder à prendre, si elles sont possibles, en ce qui concerne M. Kurth. Nous n'entendons pas que l'on prêche le *Syllabus* chez nous. »

Ce que Kurth peut alors penser du *Syllabus* est difficile à savoir, mais le défi du Premier Ministre n'est pas un propos en l'air. En fait, il ne vise à rien moins qu'à dépouiller Kurth de son cours d'histoire du Moyen Age au profit de Nicolas Lequarré, libéral et franc-maçon.

Le ministre Van Humbeeck demande l'avis de la Faculté de philosophie et lettres sur « son intention de relever Kurth du cours d'histoire

du Moyen Age ». Les collègues de Kurth, — et les libéraux eux-mêmes, — ont le courage de repousser cette mesure odieuse. « Ce qui les arrangerait tous, remarque Trasenster avec agacement, c'est qu'on nommât un second professeur d'histoire sans enlever le cours à Kurth. »

Cette solution indéfendable devait finir par l'emporter, non sans débats. Trasenster promu au rectorat le 8 octobre 1879, obtient un Arrêté Royal qui, sans toucher aux attributions de Kurth, nomme Lequarré professeur extraordinaire, chargé du cours d'histoire du Moyen Age en même temps que du cours d'histoire moderne. En fait, le gouvernement institue deux cours concurrents d'histoire du Moyen Age et accentue ainsi la division parmi les étudiants.

Ce pluralisme polémique est en effet sans vertu et Henri Pirenne l'a sévèrement jugé : « La concurrence entre professeurs est excellente quand elle vient de leur initiative et qu'elle permet aux étudiants de s'attacher librement à des méthodes nouvelles et à des points de vue différents. Mais la mesure d'exception prise en l'occurrence par l'autorité ne pouvait avoir pour résultat que de jeter le discrédit sur un maître, d'introduire au sein de la Faculté des querelles de partis et d'imposer aux élèves, en vertu de motifs complètement étrangers à la science, le choix du cours qu'il fallait suivre. Ce qui devait arriver arriva : tandis que les « catholiques » affluaient au cours du réproposé, les « libéraux » avec la même discipline le désertaient en masse. Je crois bien avoir été le seul parmi ces derniers, dont la curiosité fut assez forte pour l'emporter sur le parti-pris. Je me glissai, sous la réprobation générale, dans l'auditoire mis en quarantaine par mes camarades. Ce fut un scandale que l'arrivée d'un gibelin parmi tous ces guelfes. Une démarcation si nette séparait alors les étudiants, que, l'ayant franchie, je me trouvai, durant assez longtemps, suspect à tout le monde. Les uns m'accusaient de les avoir trahis pour passer dans le « camp clérical » ; les autres me soupçonnaient de ne venir m'asseoir sur leurs bancs que pour les espionner. Je pensais ne faire parmi eux qu'une courte apparition. Mais ayant été poussé par la curiosité, je fus retenu par l'intérêt et je persistai jusqu'au bout dans ma « défection ». La chaleur et le coloris d'un exposé qui révélait la beauté de l'histoire me subjuguèrent, sans que mon « libéralisme » fût mis en péril par des déclarations si absolues et si catégoriques qu'elles ne pouvaient convertir que des convertis. Je restai donc. Mais notre état d'esprit était tel, à cette époque, que je me crus obligé d'honneur de révéler à mon maître que je n'étais pas l'un de ses « coreligionnaires politiques » et de m'excuser auprès de lui de n'assister à ses leçons que pour le plaisir et le profit que j'y trouvais (8). »

Le climat belliqueux évoqué par Pirenne agit sur Kurth qui voit ses élèves l'abandonner. Kurth a le cœur trop fier pour supporter l'idée d'un marchandage. Il décide de riposter et demande à Van Humbeek que le

principe de la concurrence soit appliqué aussi au cours d'histoire moderne de Lequarré. Le recteur Trasenster fait savoir au ministre qu'il n'y a « ni nécessité, ni utilité de charger M. Kurth de donner un cours d'histoire politique moderne en concurrence avec M. Lequarré ». Quant à la Faculté, elle n'est même pas saisie de la requête de Kurth !

« Je suis, plus que jamais, en pleine lutte, confie-t-il alors à un intime. Tu peux juger des tribulations quotidiennes que me cause le nouveau régime : un recteur qui est mon ennemi mortel et lance une campagne ouverte pour me détruire. [...] L'Université est devenue un fief de la famille Trasenster-de Laveleye qui y place ses fils et ses gendres avec un entrain incomparable. »

Le découragement s'empare de Godefroid Kurth. Il n'a plus cette assurance en lui-même qui était une partie de sa force. Il lui semble que sa vie est un échec : le cours pratique d'histoire qu'il a inauguré en 1874, — le premier en Belgique, — paraît menacé à son tour. Cherchant le repos, ou du moins le répit, Kurth ne parvient pas à oublier les coups reçus. Il les médite avec amertume, il s'apitoie sur lui-même et sur ses illusions.

« Certes, écrit-il, quand j'entrai plein de jeunesse et d'espoir dans la carrière des lettres, je ne me disais pas, et je ne pouvais prévoir, qu'à l'heure qu'il est je ne serais qu'un malheureux, sans ami, sans appui, sans nom, ignoré au dehors, incompris chez moi, et j'aurais frêmi alors si, soulevant le voile qui me cachait un avenir que je croyais magnifique, je m'étais vu de loin, assis dans la solitude et le deuil, sur les ruines de tous mes vastes projets ! »

Tout change, en 1884, lorsque les libéraux perdent brutalement et définitivement le pouvoir. La chute du ministère Frère-Orban libère Kurth de ses craintes et lui assure enfin une situation inexpugnable dans le monde universitaire (9). Sa carrière scientifique ne fait d'ailleurs que commencer. Lors de ses combats futurs pour la démocratie chrétienne, son enseignement au moins ne sera plus menacé.

Quant à Louis Trasenster, il quitte le rectorat et l'Université en 1886. Il est alors un vieillard décoré et déçu. L'Association des Ingénieurs manifeste avec éclat sa reconnaissance à son président de toujours. Louis Trasenster savoure cette dernière récompense. Ses jours sont comptés. Il meurt six semaines après l'adieu de ses collègues et de ses élèves.

Tel fut le destin glorieux et tragique de ces deux hommes voués à une incompréhension réciproque. Aujourd'hui leurs querelles sont dépassées et nous pouvons essayer de les mieux comprendre.

Ce ne sont pas seulement les idées politiques ou religieuses qui ont séparé ces champions. Leurs tempéraments se heurtaient tout autant que leurs principes philosophiques.

En face du puissant Trasenster, informateur complaisant et efficace allié du pouvoir, Kurth se sentait désarmé, comme un idéaliste devant un homme d'affaires.

D'autre part, il ne nous est pas permis de juger Trasenster sur ses seuls rapports avec Kurth. Excellent organisateur, Trasenster voyait grand pour son Université et il a bien mérité d'elle. Ce qu'il a réalisé à Liège impose le respect, même s'il lui est arrivé parfois de traiter ses collègues comme les contremaîtres de son usine.

NOTES

(1) Sur Louis Trasenster (1816-1887), voir A. LE ROY, *Liber memorialis. L'Université de Liège depuis sa fondation*, col. 957-963, Liège, 1869; Ch. DE CUYPER, Louis Trasenster, *Revue universelle des mines*, 2^e série, t. 21, 1887; L. DENOEL, notice dans *Liber memorialis. L'Université de Liège de 1867 à 1935*, t. 2, pp. 413-417, Liège, 1936.

(2) Sur Godefroid Kurth (1847-1916), voir F. NEURAY, *Une grande figure nationale. Godefroid Kurth*, Bruxelles, 1931; L.-E. HALKIN, Godefroid Kurth. Documents sur les débuts de sa carrière universitaire, *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du Diocèse de Liège*, t. 41, pp. 195-232, 1959; X. MICHAËLIS, *Godefroid Kurth*, Virton, 1961. Les documents cités ici sans références sont publiés dans mon étude de 1959, le plus souvent d'après les archives universitaires ou d'après les *Papiers Frère-Orban*.

(3) L'expression est de l'historien Paul Fredericq. Cfr sa lettre du 30 décembre 1872 à Kurth, dans MICHAËLIS, *op. cit.*, p. 33. Kurth fut nommé professeur extraordinaire en 1873 et professeur ordinaire en 1877.

(4) Le *Journal de Liège* des 13-14 mai 1874 publiait une lettre anonyme montrant Kurth « revêtu des insignes pontificaux (*sic*), en sa qualité de commissaire-organisateur pour la paroisse de Fétinne ». Kurth lui-même raconte ce pèlerinage à sa fiancée; cfr MICHAËLIS, *op. cit.*, p. 88.

(5) MICHAËLIS, *op. cit.*, p. 99. Texte revu et complété d'après l'original, grâce à l'obligeance de M. Michaëlis.

(6) *Liber Memorialis. L'Université de Liège de 1867 à 1935*, t. 1, p. 286 (notice biographique par J. CLOSON); H. PIRENNE, Notice sur Godefroid Kurth, *Annuaire de l'Académie Royale*, t. 90, p. 236, Bruxelles, 1924.

(7) M. WILMOTTE, *Mes mémoires*, pp. 24-26, Bruxelles, 1948.

(8) NEURAY (*op. cit.*, p. 46) fait remarquer que Pirenne a commis une erreur en écrivant que l'opposition de Kurth à la loi scolaire provoqua l'Arrêté Royal du 21 octobre 1879. En fait, le conflit est plus ancien.

(9) En 1883-1884, Lequarré avait soixante-quatre élèves; Kurth, trente-sept. A partir de l'année académique suivante, le cours d'histoire du Moyen Age de Lequarré fut inscrit au programme comme « cours autorisé ». Un Arrêté du 20 septembre 1881 en fit un « cours facultatif ». En 1898, Kurth se réconcilia avec Lequarré.





DES PRESSES DE
VAILLANT-CARMANNE, S. A.
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
4, place St-Michel, LIÈGE